

Érotiques de l'identité : parcours de l'altérité chez Danielle Fournier

Corinne Larochelle

Corinne Larochelle finds in Danielle Fournier's latest books of poetry a gradual shift in the figure of the other from "loved one," external to the self, to "self-other," a strangely familiar part of the self. Feminised and interiorised, the latter figure is no mirror image of the self but rather a movement toward the inconceivable and unknown within the self. The reconciliation of self with other in Fournier's poems, Larochelle argues, inaugurates a new understanding of identity, of alterity and of love.

Pour donner le coup d'envoi à une réflexion sur l'érotisme et l'identité dans l'œuvre poétique récente de Danielle Fournier, je citerai en préambule les poèmes d'ouverture de ses derniers recueils, *Personne d'autre que l'amour* (1993) et *Langue éternelle* (1998) :

J'écris dans ton dos une langue interdite. Tu es venu. Tu as traversé les villes et les campagnes, les fleuves et les grands lacs. Tu as gravi les monts et descendu les rapides du Nord. Ce n'était pas toi que j'attendais : je t'ai reconnu, arrivé avec le soleil, de nulle part. Tu n'avais ni la couleur, ni l'odeur, ni le goût que je t'imaginais. Tu parles en langues multicolores. Nous ne nous connaissions pas. Jamais nous ne nous serions attendus à ça. J'écris, dans ton dos, le silence des dimanches demeuré entre nous. (PA 9)

Ce qui compte désormais, c'est que je puisse te regarder droit dans les yeux. Je ne sais plus très bien qui, de nous deux, est venue la première. Cela n'a plus d'importance. Je te vois. Tes gestes ressemblent à ceux des poissons. Je te regarde longuement. Voix d'hommes, cris de femmes, sexes confondus à la perte d'amour. Pourquoi l'amour? Des mots, des ricanements, des colères : je t'observe, depuis la fenêtre de tes cuisses fermées à ouvrir les miennes. Ma tête dedans la tienne, je te lis le fil de l'infini à l'horizon. Le mouvement des âmes superbes protège la joie des syllabes. Ce rire est nôtre. (LÉ 5)

Du premier au second poème, une transformation fondamentale s'opère dans la figure de l'autre. Féminisé, puis intériorisé, celui-ci ne renvoie plus à la figure courante de l'«aimé», mais à «l'autre en soi», partie obscure de l'individualité qui ne coïncide pas totalement avec l'image d'une identité donnée, d'où le rapprochement effectué avec les gestes des poissons : bizarrerie, inquiétante étrangeté de cet inconnu supposé familier.

Or le rapprochement des deux poèmes – et par extension des deux recueils – invite à se poser plusieurs questions : qui est le plus étranger, de l'«aimé» qui n'a ni la couleur, ni l'odeur, ni le goût qu'on lui imaginait ou de «l'autre en soi», figure intimidante dont le regard effarouche (*Ce qui compte désormais c'est que je puisse te regarder droit dans les yeux*)? Quelles sont les différences entre l'altérité de l'autre et l'altérité du sujet face à lui-même? Aussi, comme ces deux extraits posent de manière significative la dualité proximité/séparation – d'une part, l'amant venu du lointain sur le dos duquel le sujet écrit un silence chargé de sens; d'autre part, ces cuisses et ces têtes enchevêtrées, ce rire fusionnel – en quoi l'érotisme éclaire-t-il la nature du désir, à la fois friand de présence mais s'accommodant fort bien de l'absence et de l'altérité? Et enfin, quelles dispositions particulières impliquent l'une et l'autre «rencontre»? Ces questions, on le verra, m'amèneront à considérer la question de l'autre dans ces rapports avec l'identité, envisagée ici, non pas comme *ce principe de division visant l'exclusion d'un tiers* – c'est la logique du «tiers exclu» examinée par Gilles Thérien (1992) – mais plutôt comme *un lieu de reconnaissance et d'échange des altérités*. Autrement dit, il s'agira de *poser l'altérité* à la manière d'Emmanuel Lévinas :

Existe-t-il une situation où l'altérité de l'autre apparaît dans sa pureté ? Existe-t-il une situation où l'autre n'aurait pas seulement l'altérité comme l'envers de son identité, n'obéirait pas seulement à la loi platonicienne de la participation où tout terme contient du même et par là contient de l'autre ? N'y aurait-il pas une situation où l'altérité serait portée par un être à titre positif, comme essence ? (1983 77)

Au-delà du miroir : réflexivité et transitivité

Personne d'autre que l'amour et *Langue éternelle* donnent à lire deux étapes successives du parcours de l'altérité : d'abord, celle plus épidermique de l'amant, qui permet au sujet de référence de se confronter avec les con-

tours de son identité sans toutefois la fixer, et ensuite, la « descente » en une altérité plus enfouie et difficile à saisir. Dans ce sens, le premier recueil contient davantage d'accents érotiques que le second, où le contact avec l'autre renvoie à une sensualité plus diffuse, sorte de complicité féminine à la fois sororale et maternelle. La verticalité succède à l'horizontalité un peu comme si, après avoir délimité l'espace de l'altérité, on entamait son exploration vertigineuse.

Mais plus que l'horizontalité ou la verticalité, ce sont les attitudes de réflexivité et de transitivité qui, pour Éric Landowski, déterminent le rapport à l'autre. D'une part, la métaphore consacrée du miroir qui pose l'autre en médiateur du sujet de référence :

Véritable tiers entre moi et moi, écrit Landowski, lui seul peut en effet, en objectivant ma propre image, me la rendre visible : de même que je ne me vois que par la vertu du miroir qui me re-présente à moi-même, de même je ne me connais que par la médiation de l'autre – d'un autre qui n'est en réalité, sur un plan des plus généraux, rien de plus que mon semblable, et qui m'offre à ce titre la réplique exacte de ce que je suis. (1998 11)

Cette attitude, de toute évidence, ne saurait répondre aux exigences de la connaissance de soi et de l'autre, puisqu'elle se limite à l'« auto-suffisance réflexive du sujet », au « Je suis Je » (13). D'autre part, et cette attitude engage une nouvelle conception de l'identité, non plus donnée d'avance comme l'entend la tradition platonicienne, mais conçue sur le mode du *devenir*, de la construction permanente : la posture de la réflexivité avec son postulat radicalement différent :

Ce qui n'était alors qu'un aller et retour de soi à soi transitant non pas à proprement parler par l'autre mais par ce qui, en lui, pouvait servir de reflet au même, peut enfin commencer à faire place à une authentique rencontre avec autrui, avec l'autre envisagé maintenant dans sa singularité individuelle et concrète, et non plus comme une figure idéale cantonnée dans le rôle d'un pur simulacre. (14)

Très clairement, les recueils de Danielle Fournier rejettent la posture de réflexivité, du miroir, pour une approche plus transitive, où l'avancée se fait en terrain *inconnu*. De soi à autrui, l'attitude de transitivité ouvre la

voie aux métamorphoses, permet au *tu* de modifier le *je*, et vice versa. Dans *Personne d'autre que l'amour*, la disponibilité du sujet de référence – son ouverture à l'égard de l'«aimé» – conduit à un dépaysement temporaire où l'équilibre de l'un et de l'autre tend à se reconfigurer. *Tu t'accroches à mon ventre si doucement que cette douceur me transfigure. Je m'assois sur toi, puis risque l'équilibre, aveuglée par le soleil* (PA 12). Dans un premier temps, le sujet se laisse transfigurer par la douceur de l'«aimé», puis il engage une mise en jeu de l'équilibre, répondant ainsi à l'une des «préférences» de l'érotisme qui se conjugue difficilement avec l'immobilité et la stabilité.¹ Les verbes, d'ailleurs, sont empreints de mobilité : ainsi l'autre s'«insinue» en elle, il s'«introduit», il «prend racine» ; en un mot, il la «renverse». Ici et là, une certaine *confusion* des corps s'installe : «Nous ne reconnaissons ni notre bras ni notre cuisse. Cela forme un tout. Indifférent» (PA 20) ; accord cependant vite dissipé par les aléas du désir, les départs, les désordres amoureux. «Allongée à tes côtés, je me rappelle tous les hommes pendant que tu rêves de toutes les femmes» (PA 29) ; ainsi, plus que l'harmonie, c'est peut-être, voire surtout, la discordance et l'assymétrie que l'on retient. L'autre n'est pas la projection en creux du désir de l'un : il «tempêt[e] et gliss[e] un peu à droite» (PA 18).

Associé davantage à la mouvance, le *tu* semble apporter vitalité au *je*, quelquefois prisonnier de son inertie : «Étendue dans mon lit depuis des siècles, à me répéter en silence les noms fabuleux de l'amour, j'ai entrevu des cils plumages, des mains envolées, des traits sans sévérité qui conduisent au désir» (PA 21). Le présent de la solitude coïncide avec l'attente, le repli sur soi, le vieillissement accéléré. «Reclu[s], néanmoins oblig[é] de [s]e tenir à distance du monde» (PA 18), le sujet piétine dans «des chambres abandonnées» (PA 18), livré au sentiment de déréliction. Le futur, quant à lui, placé sous le signe de la réconciliation et des rêves, se porte garant de la passion, du brouillage ludique des identités. Devant cet autre qui, découvrant le monde, «éprouve les frontières» (PA 11), le sujet apprend à se mouvoir dans un décor agité d'où il tire une détermination nouvelle. Face à un monde qui s'offre – à la vue, au travail des mains dans la terre, à une action directe qui implique l'être tout entier – il est alors possible d'envisager différemment la relation qui unit au temps, à l'espace et aux gens. Les rêves du futur inscrivent bien cette régénérescence qui s'élabore autour de la rencontre érotique :

Au creux de ta nuque, ma main se posera, fleur et oiseau ; mon sein,

ta bouche l'enveloppera et de lui coulera pour toi mille couleurs et mille miels. Ma vulve te laissera passer. Puis encore, signe de terre et d'eau, moi l'air, je fondrai chaude de tes feux. (PA 52)

La porosité des identités apparaît également dans *Langue éternelle*, recueil qui met en scène «deux visages [d'une même] psyché» (LÉ 12) dans leurs mouvements tortueux de rupture et de réconciliation. La dissociation a d'abord lieu dans la langue, double, du sujet divisé, état limitrophe d'une schizophrénie langagière où le *je* tente la vertigineuse ré-union de ses contraires par la fréquentation d'une langue «autre», la langue «morte» et «insensée» du *tu*, son babillage secret, cette langue effarouchée et maladroite liée, on s'en doute, au contexte sociopolitique québécois : «Tu parles une langue creusée par les bourrasques et autres déceptions venues du monde des conquérants qui parlent juste, haut et bien fort» (LÉ 7). Le voyage intérieur, qui vise la remontée d'«une parole bègue dans un corps blanc» (LÉ 14), suppose comme préalable l'abandon des sens : tel est l'état initial du *je*. «Ta voix porte les traces d'une histoire décomposée qui s'emporte et m'emporte avec elle. Je marche vers l'inconnu. Les yeux fermés, ta voix me mène» (LÉ 6). Dans le mouvement qui l'entraîne vers l'inconnu, l'étrange, le sujet se montre disponible à accueillir l'autre ; il lui donne d'emblée sa confiance en se laissant conduire les yeux fermés. Dès lors, tout est possible, tous les cas de figures, de la fusion au schisme : l'identité joue, elle risque mouvements et métamorphoses plus que confort et stabilité.

Le même, l'autre et l'un

Cette vision contemporaine de l'identité, fluide et mouvante, n'est pas sans rappeler le débat entre essentialistes, tenants d'une identité indépendante de la volonté, inscrite dans la nature du social² – position qui apparaît aujourd'hui à bien des égards intenable – et constructivistes, lesquels envisagent l'identité en termes de construction infinie, de «processus imprévisible et sans auteur» dont le propre est de rester «ouverte et insaisissable» (Lamoureux 1998 157). Cela dit, malmenée par les *gender studies* et les théories de la déconstruction, voire remise en question par la *queer theory*, la notion d'identité apparaît de plus en plus comme un défi posé aux discours critiques contemporains.

Dans un opuscule qu'elle a fait paraître simultanément à *Langue éternelle*, Danielle Fournier réfléchit à cette question par le biais des identités

minoritaires, par exemple les cas du Québec, du féminin et le statut particulier du genre poétique dans la littérature. *Dire l'autre* se lit indépendamment de la production poétique de son auteure tout en l'éclairant de près ou de loin selon la position de lecture adoptée. Comme elle le dit elle-même, il s'agit d'une réflexion de poète «à qui les mots manquent tous les jours, et pour qui, évidemment, les mots sont la terre maternelle, comme poète qui écrit dans une langue qui ne se souvient jamais, comme poète qui s'est aussi intéressée aux théories sur le récit et la littérature» (DA 8). Ce petit essai, aussi court que dense, tout à la fois lumineux et complexe, pose ainsi la problématique de l'identité : «La question n'est pas de savoir qui nous sommes ni comment nous le sommes, mais qui est l'autre en soi (DA 58). La question, par conséquent, n'est pas de réduire l'altérité, de l'éradiquer, mais plutôt de l'approcher dans une «réconciliation amoureuse» du même et de l'autre, où l'un est l'*alter* de l'autre – c'est-à-dire «l'être élu et privilégié de la dualité» (Brulotte 1998 191) – dans l'expérience perpétuelle d'un présent par essence évanescent, d'un présent qui s'efface au fur et à mesure que l'identité se construit, échappe à elle-même et se redéfinit. «L'identité se pose toujours à partir de trois termes, précise Fournier : le même, ou ce qui serait l'autre en soi, son unicité personnelle en l'autre; l'autre, considéré comme ce qui est dans la différence; et l'un, inévitablement lié à la reconnaissance du même» (DA 16). Alliée avec la ressemblance, la différence et l'unité, la notion d'identité apparaît multiforme et potentiellement contradictoire, ce qui recoupe l'une des préoccupations premières des théories de la déconstruction. Comme l'explique Diana Fuss :

Deconstruction dislocates the understanding of identity as self-presence and offers, instead, a view of identity as difference. To the extent that identity always contains the specter of non-identity within it, the subject is always divided and identity is always purchased at the price of the exclusion of the Other, the repression or repudiation of non-identity meanings. (1990 98)

L'œuvre de Danielle Fournier déconstruit le tout identitaire au profit de l'éclatement, de la différenciation des parties. Déséquilibré, le sujet ne se trouve plus identique à lui-même mais divisé, surpris en quelque sorte de se révéler nombreux, multiple. En situation d'exil ou d'écart face à une image de lui, le *je* s'invente de nouveaux repères.

Cette mise en jeu de l'équilibre est due en grande partie à la représentation particulière de l'autre. Si ce dernier a tant de pouvoir, c'est qu'il est défini comme un être de chair, qu'il a l'étoffe et la présence d'une personne, en d'autres mots qu'il est *quelqu'un*.³ Affublé d'une épaisseur, l'autre pénètre la sphère du *je*, décentrant par le fait même les lieux de sa géographie intime. Aux moments d'intimité, de fusion qui, d'une certaine façon, tendent à nier l'altérité, s'opposent ceux de la séparation qui, au contraire, en permettent l'émergence :

Le discours amoureux, écrit Gilles Thérien, tend à [la] fusion et l'altérité ne s'y construit véritablement que dans le cas de l'absence, comme le décrit Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*. (1992 170)

Le poème suivant, prenant appui sur la symbolique duelle liée à l'histoire de l'Allemagne, traduit non seulement l'état de dépossession amoureuse, de frontières brouillées, mais aussi, et plus encore, le fait que l'absence de l'autre soit ressentie comme une brisure de l'identité:

C'était l'Allemagne. J'étais deux. C'était ici. C'était ailleurs et je me suis aperçue que tu étais mon pays. Et ainsi jusqu'à ce qu'aucun lieu ne m'appartienne plus.

Puis j'ai écrit : les plis de ta peau, les marques sur ta chair. J'étais uniquement deux et seule déshabillée. L'étranger a posé sa tête sur mon ventre. Je t'entends mal : je crie que j'ai envie de toi sur le sable. La ligne est coupée, ensuite occupée, et enfin on me répond que tu es parti manger. Je garde le phare des amours mises en attente d'appel. Je t'embrasse. (PA 34)

Dans ce poème truffé de contradictions symboliques, l'altérité génère à la fois un rapport d'équivalence – l'ici correspond à l'ailleurs, la première personne inclut la seconde – et de dissemblance – le *je* est seul déshabillé ; le *tu* est absent. Autrement dit, la fusion ressort du domaine de l'imaginaire sans modifier le statut fondamental de l'autre qui est celui de l'éloignement. De fait, l'absence n'est-elle pas le premier lieu de l'autre, son origine et sa condition ? Aussi, le *tu* ne cesse d'être «autre» : par son absence, il apparaît plus *étranger* que «l'étranger» qui pose sa tête sur le ventre du sujet ; d'ailleurs, ici, l'indécidabilité du texte ne permet pas d'af-

firmer s'il s'agit d'une illusion, d'une véritable personne ou d'un dédoublement du *je*. Grâce à cette absence qui le constitue comme l'autre absolu, – «Tout autre est tout autre», écrit Derrida (1995 49) – le *tu* porte en lui l'opacité irréductible de la différence. Proximité et distance maximale se superposent ; les deux états coexistent à travers l'image du téléphone, puis la conversation se perd dans le grésillement de la ligne, clôturant le poème par l'attente, la mise en suspension d'une étreinte.

L'autre surgit dans l'un mais sa différence l'emporte. La fusion tant souhaitée dans le transport amoureux est ici esquivée comme si l'écriture se moquait d'une certaine utopie. «Love relations, écrit Elizabeth Grosz, aspire to a union or unity that is strictly impossible. The two can never become One» (1992 137). Le désir d'unité fait place à la dérision : l'autre est parti manger ; aussi les rêves de sable le cèdent à la réalité du quotidien. Le «Je t'embrasse», livré à la toute fin, s'entend à la lumière de la lucidité : voilà le sujet livré à la réalité de la séparation.

Le souci de distinction, comme une façon de mettre l'emphasis sur la **disparité**, rejoint l'affirmation de Francis Affergan : «Si je veux que l'autre me soit proche, il faut d'abord qu'il me soit étranger, voire même étrange». L'autre est ce mystère qui me saisit par son extériorité :

La relation avec l'autre n'est pas une idyllique et harmonieuse relation de communion, ni une sympathie par laquelle nous mettant à sa place, nous le reconnaissons comme semblable à nous, mais extérieur à nous ; la relation avec l'autre est une relation avec un Mystère.
(Lévinas 63)

C'est dans cette direction que travaillent les recueils de Danielle Fournier : non pas vers la fusion, quête qui tendrait à nier la différence, mais à la reconnaissance de l'altérité, son expérimentation. Non pas le pathétique de l'amour lié à la dualité insurmontable des êtres, mais un travail de discernement, une mise à jour des identités dans le suivi des fluctuations. En somme, un dialogue du tout et des parties :

L'identité ne se pose pas seule. Elle doit être en relation avec quelque chose d'autre qui n'exclue pas la différence. Il nous faut arriver à l'autre, à tenter un rapprochement amoureux, si cela est encore possible. Et arrivée à l'autre, j'aimerais lui dire qui je suis. Parce qu'en moi, il y est déjà et que ça, je ne peux le nier. Pour que je puisse dire je, il

faut que tu puisses m'entendre et que tu en aies envie. L'autre est là.
L'une aussi. (DA 67-68)

À cet égard, c'est *Langue éternelle* qui inscrit véritablement le moment de la quête de l'altérité. Entreprise laborieuse s'il en est qui consiste à définir l'inconnu en soi. Si, dans *Personne d'autre que l'amour*, l'autre se trouve toujours prêt, en sexe ou en esprit, à intégrer l'identité («Tu te retires de moi pour mieux entrer en nous» (PA 28)), dans *Langue éternelle*, l'autre, bien qu'intériorisé, s'accompagne de plus d'éloignement. La quête devient par moment hypothétique, laissant entendre une certaine fatigue, tangible dans les murmures attristés, les désillusions du *je* devant les manifestations éphémères ou incompréhensibles du *tu*. «Tu n'as aucune présence [...] Un jour, tu devras raconter d'où tu viens» (LÉ 10). L'impatience, la fatigue et certainement la peur, forment l'arrière-plan sur lequel s'engage cet étrange dialogue entre l'envers et l'endroit, le soi et «l'autre en soi». «L'infini entre nous : des voix s'agitent, mécontentes, dans une autre langue. Ta voix parle une langue différente de l'âme» (LÉ 63). Ainsi, la plus grande peur à l'approche de l'autre, pourrait-être, comme le laisse entendre cette poésie, de ne rencontrer *personne*, c'est-à-dire de se confronter à sa propre absence. «Je hurle. Est-ce pour rien? Sur mon corps déserté, je désire que cessent les amours complices de l'habitude. Je crains ma rencontre avec personne. J'ai peur de la voyance des récits» (LÉ 7). Par la voie du langage, qu'il se traduise en gestes, murmures, cris, rires ou hurlements, le sujet réussit à «tracer le pourtour [des] lèvres et [à se] rendre à l'inconvenance de [la] blessure» (LÉ 61) de l'autre en elle. En somme, à neutraliser la paralysie qui accable cet «autre», à le rendre, envers et contre tout, au seuil de la parole. Difficile naissance, laquelle n'est pas exempte de doutes : «Tu passes le seuil des enfers. Dis-moi ai-je tout tenté pour te sauver? La porte s'est refermée. Tu es restée là, devant moi, rouge fer et cerclée de lettres bleues» (LÉ 16).

À ce point de la rencontre, comment continuent-elles à se dire? Le face à face ouvre la voie à la réversibilité – «Tu as peur de dire je, me dis-tu» (LÉ 11) – sans pour autant la réaliser. Finalement, la langue tant cherchée de l'autre équivaut au «silence de la mer» (LÉ 61), comme les gestes inauguraux ressemblaient à ceux des poissons. «(Laquelle de nous n'est pas l'autre?), demande le *je*. Quand nos jambes s'entremêlent dans leur nuit, qui est l'une? l'autre? Quand nos corps aussi légers qu'un rêve s'étendent, que risque l'autre et poursuit l'une? Que devenons-nous?» (LÉ 61). Éter-

nelles questions, sans cesse reformulées par l'émergence de l'écriture, par les détours du chemin où le sujet «fréquente ici et là une parole sortie de la mort» (LÉ 70), sortie des profondeurs de l'altérité. La rencontre avec l'«autre» aura mené le sujet à poursuivre la traversée de l'altérité dans l'écriture, enrichie d'une langue différente et de l'expérience de la mort.

Prenant le contre-pied d'une tradition où l'autre, défini selon «des notions d'essentialismes et de stéréotypes sociaux» (Paterson 1998 102), est doté de traits dysphoriques, *Personne d'autre que l'amour* et *Langue éternelle* s'attardent plutôt aux aspects positifs, aux possibilités de déplacement et de jouissance. L'autre est avant tout celui qui fait jouir, «qui rappelle que la jouissance est tout» (DA 55). «En acceptant l'autre dans son visage distinctif, écrit Gaëtan Brulotte, en l'accueillant comme élément transformateur de la conscience, en rendant la différence excitante, en faisant de l'altérité non plus un stigmate, mais la condition même du désir et de la jouissance, l'érographie propose, d'une manière inattendue, une vision fraternelle et sororale de l'étranger» (1998 106). Voilà, en somme, dans quelle zone se situe la poésie de Danielle Fournier : je la désignerais par ces «érotiques de l'identité» où l'hospitalité d'autrui, la reconnaissance de son autonomie, permet la proximité et la séparation, la coexistence du même et de la différence. «Nous pensons séparés l'un de l'autre dans les entrailles du plaisir» (PA 46).

Notes

¹ On trouve, dans *Emmanuelle*, un théoricien de l'érotisme qui, faisant l'éloge de l'imparité et de l'assymétrie, explique pourquoi la vie et l'érotisme ont horreur de l'équilibre. Fin philosophe, il s'empresse de préciser que, dans le domaine de l'érotisme, s'il existe des lois, il n'y a cependant pas de règles! Voir Emmanuelle Arsan (1967), chap. V, «La loi».

² Voir Diane Lamoureux (dir.), (1998) p. 13.

³ Voir Éric Landowski (1998) p. 15.

Ouvrages cités

Arsan, Emmanuelle. *Emmanuelle. Le Terrain vague*. Paris: 10/18, 1967.

Brulotte, Gaëtan. *Ceuvres de chair. Figures du discours érotique*. L'Harmattan: Les Presses de l'Université Laval, 1998.

Derrida, Jacques. *The Gift of Death*. Chicago: U of Chicago P, 1995.

- Fournier, Danielle. *Dire l'autre*. Montréal: Fides, 1998.
- . *Langue éternelle*. Montréal: Noroît, 1998.
- . *Personne d'autre que l'amour*. Montréal: Noroît, 1993.
- Fuss, Diana. *Essentially Speaking: Feminism, Nature & Difference*. New York: Routledge, 1990.
- Grosz, Elizabeth. *Jacques Lacan: A Feminist Introduction*. London, 1992.
- Lamoureux, Diane, dir. *Les limites de l'identité sexuelle*. Montréal: Remue-Ménage, 1998.
- Landowski, Éric. «Saveur de l'autre». *Texte*, «L'altérité», n° 23/24 (1998).
- Lévinas, Emmanuel. *Le temps et l'autre*. Paris: Presses universitaires de France, 1983.
- Paterson, Janet M. «Pour une poétique du personnage de l'autre». *Texte*, «L'altérité», n° 23/24 (1998).
- Thérien, Gilles. «Le tiers exclu». À Simon Harel, dir. *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*. Montréal: XYZ, «Théorie et littérature», 1992: 167-75.